

CHAPITRE XLVIII.

De ce qui avint à Don Quichotte avec madame Rodrigue et autres particularités dignes d'éternelle mémoire.

DON QUICHOTTE fort triste, et très-courroucé de se voir ainsi blessé, empaqueté, et marqué au visage, non de la main de Dieu, mais de la patte du chat, réfléchissait une nuit, au lieu de dormir, tantôt sur les fréquentes malencontres annexées à l'honorable profession de chevalier errant, tantôt sur l'opiniâtreté des poursuites de l'amoureuse Altisidore. Vers l'heure de minuit, il entendit introduire, à petit bruit, une clef dans la serrure de la porte de sa chambre. Il devina, sans beaucoup chercher, que ce ne pouvait être qu'une visite secrète de cette trop ardente Altisidore, et qu'elle venait probablement avec l'intention de le forcer à violer la fidélité qu'il avait tant de fois jurée à l'incomparable Dulcinée du Toboso. Frappé subitement de cette idée, il s'écria, ou du moins il se dit à voix assez haute pour croire qu'il pourrait être entendu : — Non, non, il n'en sera rien. La plus séduisante beauté de la terre, les appas les

plus tentateurs, l'occasion la plus entraînant, ne me distrairont jamais de la seule belle que j'adore. O ma Dulcinée! ô ma dame! noyau de mon cœur! centre de mes entrailles! oui, je te serai fidèle. Paysanne rebutante, ou nymphe appétissante; soit que tu cribles du blé, soit que, voluptueusement assise sur les gazons émaillés de la rive du Tage, tu t'amuses à broder une écharpe pour ton chevalier; soit que tu sentes l'ognon, soit que ton haleine exhale les plus doux parfums; que tu sois sous la puissance de Merlin, ou sous celle de Montésinos; quelles que soient enfin les manœuvres et la malice des enchanteurs; de nouveau je te le jure, je suis à toi seule, je ne serai jamais qu'à toi, et toujours j'y serai sans partage.

Ici la porte s'ouvrit après plusieurs tentatives plus ou moins brusquées, mais toujours à petit bruit, et une lumière apparut. Don Quichotte aussitôt se leva debout sur son lit pour, en cas d'attaque de vive force, se conserver l'avantage de la position, et en prenant d'ailleurs la chaste précaution de s'envelopper du haut en bas dans sa couverture, qui était de satin jonquille. Il avait sur la tête un gros bonnet de laine rouge, le visage, comme on l'a dit, couvert d'emplâtres et de bandes, pour contenir sa barbe et ses moustaches à demi déracinées; et dans cette attitude, en pareil costume, on sent quel air étrange, hideux et

fantomatique il devait avoir. Il fixa sur la porte ses deux yeux ébahis, comptant toujours voir entrer la jeune Altisidore ; mais au lieu d'elle il vit paraître et s'avancer, à pas lourds et lents, une révérendissime duègne en grande coiffe, et affublée d'un voile blanchâtre si ample et si long, que de la tête aux pieds il ne laissait entrevoir aucune forme humaine. Elle tenait du bout des doigts de sa main gauche un morceau de bougie allumée, et de sa main droite, étendue entre son visage et la bougie, elle cherchait à préserver de l'éclat de la lumière ses deux yeux caverneux, qui d'ailleurs étaient retranchés sous une énorme paire de lunettes. Don Quichotte, du haut de son poste, en considérant son allure mystérieuse, son aspect sépulcral, la prit pour une sorcière qui venait le maléficier. Il recourut bien vite aux signes de croix répétés l'un sur l'autre en toute diligence ; mais la magicienne supposée n'en avançait pas moins tout doucement, et quand elle fut à-peu-près à moitié chemin elle détourna sa lumière pour chercher des yeux le lit de Don Quichotte. Alors elle aperçut le chevalier qui se signait tant et le plus vite qu'il pouvait, et leurs yeux se rencontrèrent. Si Don Quichotte eut quelque inquiétude en la voyant s'approcher, elle de son côté fut saisie de frayeur en voyant notre long héros debout sur son lit et vêtu en fantôme de satin jonquille. — Mon

doux Jésus ! que vois-je ! s'écria-t-elle alors en laissant tomber sa bougie qui s'éteignit. L'obscurité subite redoublant encore son effroi, elle fit volte face pour regagner la porte et se sauver ; mais elle alla trébucher contre une chaise, et se laissa tomber avec une sorte de fracas dont notre héros ne put s'empêcher de frissonner. — Fantôme ! lui cria-t-il alors d'une voix altérée, qui que tu sois, je te conjure par le Dieu du ciel de me dire ce que tu veux. Si tu es une âme en peine, demande, ordonne tout ce qui sera en mon pouvoir pour te délivrer ou te soulager. Je suis chrétien, catholique romain, et de plus chevalier errant ; et je ne le suis que pour secourir le prochain en souffrance, même les âmes du purgatoire, si je puis quelque chose pour elles.

La duègne en désarroi prit une peur plus effroyable encore en s'entendant conjurer de la sorte par Don Quichotte. Elle se releva comme elle put, et répondit en tremblant : — Seigneur Don Quichotte (si pourtant vous êtes bien véritablement le Seigneur Don Quichotte), je ne suis ni un fantôme, ni une âme du purgatoire ; votre Seigneurie n'y est pas du tout : je suis tout bonnement madame Rodrigue votre servante, et dame d'honneur de madame la duchesse. Je viens ici chercher le remède à une cruelle affliction qui me tourmente, et dont vous pouvez me délivrer, puisque vous

faites profession de soulager les affligés, les affligées sur-tout...

— Madame Rodrigue, interrompit Don Quichotte, s'il s'agit ici d'amourettes, ou si vous venez ici faire l'entremetteuse, je vous déclare d'avance que vous y perdrez vos peines, que vous ne tirez rien de moi. Je ne vauz rien ; je suis nul, absolument nul pour toute autre que pour madame Dulcinée du Toboso. Mais, Madame Rodrigue, si vous ne venez pas pour cela, si vous promettez de ne point chercher à me séduire, ni pour votre compte, ni pour celui de toute autre, très-volontiers je vous entendrai. Vous pouvez retourner prendre de la lumière ; vous reviendrez, et nous causerons tant que vous voudrez, sauf, je vous le répète, sur l'article que vous savez ; point de tentatives, je vous en prie.

— Moi ! mon brave Seigneur, répondit la duègne, oh ! je ne m'entremets pour personne, et vous me prenez pour ce que je ne suis pas. Quant à ce qui me regarde, quoique je ne sois pas encore déchirée, et qu'il y en ait de beaucoup moins jeunes que moi qui s'en mêlent encore, je ne pense plus à la bagatelle. Pourtant, et Dieu en soit loué ! j'ai encore l'âme assez bien incorporée ; et si ce n'étaient les fluxions et les catarrhes que j'ai ramassés dans ce vilain pays d'Arragon-ci, où l'air est si malsain, j'aurais encore au moins une vingtaine de

dents qui me manquent.... Mais, mon bon chevalier, puisque vous y consentez, je m'en vais rallumer ma bougie ; c'est l'affaire d'un moment, et je reviendrai vous conter mes disgrâces, comme à mon sauveur, comme à celui qui peut et sait si bien porter remède à toutes les afflictions des pauvres malheureuses veuves.

La duègne en effet sortit, et laissa Don Quichotte moins effrayé, mais fort troublé de cette étrange visite, et inquiet de la tournure que pouvait prendre cette aventure-ci. Bientôt il se reprocha de se livrer si légèrement, si inconsidérément à un tête-à-tête qui, à le bien prendre, était inconciliable avec la fidélité rigoureuse promise et due à Dulcinée. — Qui sait, se dit-il, jusqu'où le diable, qui est si adroit et si rusé, peut malgré moi m'entraîner en pareille conjoncture ; s'il ne se fera pas une gloire ou un plaisir malin de faire subjugué par une simple duègne, celui qu'il a vainement fait attaquer par tant d'impératrices, de reines, de princesses, de duchesses, de marquises, de comtesses ? Ne sait-on pas que jamais il ne se rebute ? que si l'on réussit à le chasser par la porte, il cherche bien vite à rentrer par la fenêtre ? Qui sait d'ailleurs si l'occasion, la certitude du secret, n'ameuteront point mes sens, très-paisibles à la vérité, mais qui ne sont pas tout-à-fait morts ? Quelle honte pour moi si à mon âge je venais à me laisser

aller, après avoir glorieusement résisté pendant toute une si longue vie ! En pareil cas, n'était-il pas, ne serait-il pas plus sage et plus prudent d'éviter le danger, que de m'exposer ainsi aux chances de l'abordage ?... Mais je suis fou, je crois, d'avoir de semblables idées. Tout bien considéré, quels risques puis-je courir avec une duègne surannée, rabougrie, emballée de la tête aux pieds, qui ne montre que le bout de son nez, et dont on n'entrevoit les deux yeux qu'au travers de besicles ? Ne faudrait-il pas être maudit de Dieu et possédé du démon de la chair, pour se sentir auprès d'une duègne ? Y a-t-il au monde une seule duègne qui en vaille la peine ? Ne sont-elles pas toutes vieilles, décharnées, ennuyeuses ?... O race ridée ! race inutile ! devais-tu donc occuper un instant ma pensée ! et qu'elle avait raison cette femme d'esprit, qui, dit-on, forcée de se conformer à l'étiquette, avait aussi des duègnes dans son appartement, mais en plâtre seulement !... Au bout du compte cependant, conclut Don Quichotte en se jetant à bas du lit pour aller barricader sa porte, mieux vaut encore ne pas la laisser entrer.

Mais à l'instant même où il arrivait pour verrouiller sa porte en dedans, madame Rodrigue, de son côté, arrivait pour rentrer avec une bougie allumée à la main, et ils se rencontrèrent nez à nez. Quand elle le vit si près d'elle sur pied, enveloppé

de sa couverture jonquille , coiffé de son gros bonnet rouge , et le visage couvert de chiffons , elle ne put retenir deux pas en arrière. — Seigneur chevalier , dit-elle en frissonnant , que faites-vous donc là derrière la porte ? On dirait presque que vous avez de mauvais desseins ; pourquoi n'êtes-vous pas resté dans votre lit ? Qu'est-ce que cela veut dire?... Est-ce qu'il y aurait ici du danger pour moi ?

— Je pourrais vous faire à-peu-près la même question , répondit Don Quichotte.... Au fait , ma chère Madame Rodrigue , parlons clair. Puis-je m'assurer que vous ne venez point ici pour m'entraîner... à ce que je ne veux pas ? Suis-je bien en sûreté avec vous ?

— Hé mais , Seigneur chevalier , reprit la duègne , pourquoi donc , et à qui faites-vous de semblables questions ?

— A vous , ma chère Madame Rodrigue , à vous-même , répondit Don Quichotte ; et je vous les fais ces questions , parce que je ne suis pas de marbre , ni vous de bronze ; parce que l'homme et la femme sont faibles , et la chair fragile ; parce que l'occasion fait le larron ; enfin , parce que nous sommes ici seuls , non pas à dix heures du matin , en plein jour , mais à minuit ou à-peu-près , et loin de tout témoin , dans un lieu non moins favorable aux tentatives audacieuses de l'amour , que cette

caverne solitaire où le perfide Énée trouva moyen de triompher de la sagesse de la belle Didon. Pourtant, ma chère Madame Rodrigue, puisque vous voilà, continua-t-il en lui tendant la main, il n'y a plus moyen de reculer... Allons en avant ; mais comptez sur ma continence naturelle, et sur le respect qu'inspire votre vénérable personne.

La duègne, sans hésiter, donna sa main droite à Don Quichotte, qui la lui baisa respectueusement, et ils cheminèrent ensemble vers le lit. (Ici, dans une parenthèse, Cid Hamet jure, par son Mahomet, qu'il donnerait de bon cœur la meilleure de ses deux capotes pour avoir été lui-même témoin oculaire de cette scène, qu'il est bien fâché de ne pouvoir raconter que d'après les notes du savant enchanteur qui lui fournit les détails de cette admirable et véridique histoire.)

Sitôt arrivés au lit, Don Quichotte se glissa dans ses draps, où, en un seul tour de reins, de mains et d'épaules, il s'enveloppa si sévèrement qu'on ne lui voyait plus que la tête. Madame Rodrigue, de son côté, sans quitter ni ses lunettes ni sa bougie, s'assit au chevet, sur une chaise qu'elle eut soin d'éloigner du lit, hors de la portée du bras ; et quand l'un et l'autre eurent bien pris leur assiette respective, Don Quichotte ouvrit l'entretien. — A présent, dit-il, Madame Rodrigue, puisque nous voici rangés chacun à notre place, vous pouvez vous

débarrasser de tout ce qui oppresse votre triste cœur.... Parlez, Madame Rodrigue, parlez avec toute confiance; vous serez écoutée avec intérêt, et généreusement protégée s'il en est besoin; vous pouvez y compter.

— J'en suis plus que persuadée, répondit la duègne. Je ne pouvais attendre moins d'un chevalier si chrétien, si aimable, si parfait. Vous saurez donc, Seigneur Don Quichotte, que malgré que vous me trouviez en Arragon, et sous la triste livrée d'une pauvre malheureuse duègne, je n'en suis pas moins Asturienne, native d'Oviédo même, et d'une famille qui, sans vanité, vaut les plus huppées et les plus fières de la province. Mais ma misérable étoile et l'inconduite de mes parents, qui mangèrent ou perdirent, je ne sais comment, tout leur avoir, m'amènèrent toute jeune encore à Madrid, où, pour me préserver de pis, mes parents me placèrent comme femme de chambre chez une grande dame; et c'était bien mon vrai lot, car, pour travailler lestement et proprement en linge fin et en dentelles, je n'ai jamais rencontré ma pareille. Après m'avoir placée, mes parents s'en retournèrent au pays; et comme depuis je n'en ai plus eu signe de vie, je les crois morts, et par conséquent en paradis, car ils étaient bons chrétiens. Je me trouvai donc orpheline, sans biens, réduite aux petits gages et aux minces

profits de ma place ; et c'était bien peu de chose , car , même dans les grandes maisons , les sujets les plus utiles ne sont pas les mieux traités. Enfin , je ne sais comment , mais je vous assure que ce fut sans le chercher , je fis la connaissance d'un homme qui devint amoureux de moi à en perdre l'esprit. C'était un écuyer de la maison , déjà sur le retour , encore vert pourtant , extrêmement barbu , d'une forte et grosse complexion , bien né sur-tout , et noble comme le roi , puisqu'il était montagnard des Asturies. Nous eûmes beau faire pour cacher nos amours , notre maîtresse les dénicha ; et il fallut par ses ordres , pour éviter le scandale et les jaseries des mauvaises langues , finir par nous épouser en face de la sainte Église. Peu de temps après je mis au monde une petite fille , et je m'en tirai , grâce à Dieu , sans accident.... Mais bientôt après j'eus la douleur de perdre mon pauvre homme. Il mourut d'une aventure si fâcheuse , et je l'aimais tant , que chaque fois que j'y pense encore je ne peux m'empêcher d'en pleurer à chaudes larmes. (Ici la duègne , en sanglotant , s'essuya les deux yeux.).... Ah ! mon bon chevalier ! quel homme c'était que mon défunt ! comme il entendait son métier !... Dans ce temps-là les dames n'allaient pas toujours en carrosse ou en litière comme aujourd'hui , et quand madame sortait elle se faisait souvent porter en croupe par mon mari , sur une

superbe haquenée. qu'il me semble encore voir, qui était noire comme jayet. Vous verrez tout-à-l'heure que ce fut là la cause de notre malheur. Un jour que, portant comme de coutume madame en croupe, il était entré dans la rue *Sant-Iago*, qui est fort étroite, il entendit derrière lui et vit venir grand train l'alcade majeur de la cour, avec ses deux alguazils en avant. Mon mari, qui était la civilité même, détourna sa bride pour se ranger de manière à céder le passage à l'alcade, qui paraissait très-pressé. Madame le trouva mauvais, et se mit à dire tout en colère : « Misérable ! ne sais-tu » pas que je suis entrée la première, et que je suis » pressée aussi ? » L'alcade, de son côté, fit aussi le poli, et, en retenant la bride de son cheval, il dit très-gracieusement : « En avant, Monsieur l'é- » cuyer, en avant ; continuez votre marche ; c'est à » moi à céder le pas à Dona Casilda, et à la suivre. » Malgré cela, mon mari, son bonnet à la main, s'obstinait à retenir sa mule, et voulait absolument que monseigneur l'alcade prît le devant. Ma maîtresse alors se mit dans une telle fureur, que, ne se possédant plus, elle tira de son étui une grosse aiguille qu'elle enfonça tout entière entre les deux épaules de mon pauvre homme. Le malheureux en fit un soubresaut si vif qu'il en fut désarçonné, et qu'il en tomba le nez en terre avec ma maîtresse. Deux laquais qui la suivaient, l'alcade

lui-même et ses alguazils, s'empressèrent de la relever. Cela fit une rumeur terrible. Toute la porte de Guadalaxara, c'est-à-dire tous les curieux et curieuses du quartier accoururent. Enfin madame s'en revint chez elle saine et sauve, mais à pied. Quant à mon pauvre homme il se traîna dans une boutique de barbier, en criant qu'il avait le corps transpercé; mais on ne le comprit pas. L'aventure fit grand bruit dans la ville. Tout le monde, jusqu'aux polissons des rues, ne parlaient que du savoir-vivre de mon mari et de la violence de madame; et madame en fut si piquée, si mécontente, qu'elle nous renvoya tous les deux, sous prétexte que mon mari et moi sur-tout, nous avions la vue trop basse. Bientôt après le pauvre cher homme en mourut de chagrin, ou plutôt des suites du coup d'aiguille; si bien que je restai veuve, abandonnée, et chargée d'une petite fille. Pourtant, comme j'avais la réputation de très-habile ouvrière, il ne me fut pas difficile de trouver à me placer, et j'entrai au service de madame la duchesse, où me voici encore. Elle venait d'épouser le duc monseigneur; bientôt après nous vîmes dans ce pays-ci. Avec le temps, ma petite fille y est devenue grande, et plus belle encore, plus aimable, plus méritante que je ne l'espérais. Elle a aujourd'hui ses seize ans cinq mois et trois jours, et c'est un vrai miracle de nature. Il n'y a pas d'a-

louette pour avoir comme elle le gosier net et vigoureux ; elle danse aussi légèrement qu'une pensée, elle saute comme un daim, elle lit et écrit comme un maître d'école, et pour bien compter il n'y a pas d'avare qui la vaille ; enfin l'eau, en sortant de sa source, n'est pas plus propre, pas plus fraîche que mon aimable enfant. Mais, pour son malheur et pour le mien, elle n'a paru que trop aimable au fils d'un riche laboureur du voisinage, fermier de monseigneur. Quoi que j'aie pu faire pour la préserver, les jeunes gens ont trouvé moyen de se voir de si près et si librement, que, sous promesse de mariage, le jeune homme a fait tout ce qu'il a voulu de la jeune fille, et la chose faite il n'a pas voulu l'épouser. J'en ai porté plainte déjà plusieurs fois à monseigneur ; je l'ai supplié d'interposer son autorité pour obliger le jeune homme à réparer l'honneur de ma fille ; mais, malheureuse que je suis ! son excellence fait la sourde oreille. Elle ménage le père du jeune homme, parce que c'est un richard qu'elle trouve au besoin quand elle est pressée d'argent ; et nous, elle nous abandonne, parce que nous sommes faibles et pauvres. D'après tout cela, mon bon Seigneur, je me détermine à recourir à vous. On dit par-tout que votre métier est de réparer les injures et de redresser les torts. Je voudrais donc que vous vous chargeassiez de redresser celui qu'on a fait à

ma fille ; et que , soit à l'amiable , si cela se peut , soit de force et les armes à la main , vous obligiez le jeune suborneur à épouser ma malheureuse enfant , comme il le doit , puisque sûrement il ne serait jamais venu à bout d'elle s'il ne lui eût pas promis le mariage. Vous considérerez , mon brave chevalier , que ma pauvre fille est orpheline et sans appui ; vous aurez égard à sa jeunesse , à son innocence , à sa gentillesse , à toutes ses aimables qualités , et vous la prendrez sous votre puissante protection. Ce n'est pas parce qu'elle est ma fille , mais , sur mon Dieu et en conscience , j'affirme qu'il n'y a pas dans la maison une femme qui la vaille , sans en excepter cette folle d'Altisidore , qu'on regarde mal-à-propos comme la plus agréable , mais qui , entre nous soit dit , est encore à cent piques au-dessous de ma belle enfant. Tout ce qui reluit n'est pas or , mon vaillant chevalier ; et cette petite Altisidore a beau faire la pimpante , on voit qu'elle a plus de prétentions que de beauté ; et puis elle est si étourdie , si pétulante , si folâtre , qu'on la prendrait le plus souvent pour une dévergondée. Ajoutez qu'elle n'est pas du tout saine ; elle a je ne sais quelle haleine forte qu'on sent de dix pas , et c'est bien pis , c'est même insoutenable quand on lui parle nez à nez. Madame la duchesse même , toute belle qu'elle est.... Mais , sur son compte , si je ne dis rien... c'est que ,

comme on dit, les murs ont des oreilles... et que parfois mieux vaut encore se taire que....

— Madame la duchesse ! interrompit Don Quichotte, madame la duchesse ! ah ! ma chère madame Rodrigue, je vous en prie, ne me cachez rien, dites-moi tout ce que vous en savez.

— Je n'ai rien à vous refuser, répondit la duègne. Hé bien, Seigneur Don Quichotte, apprenez que cette beauté sans pareille qu'on ne peut guère disputer à madame la duchesse ; que ce visage charmant, plus frais que la rose ; ce teint vif et doux, cette peau fine et unie comme l'acier poli ; ces deux joues blanches comme le lait, et ce vermillon léger qui les colore et les anime si agréablement ; cet embonpoint appétissant, cette rondeur élégante dans toutes ses formes, cet air de jeunesse, de vigueur et de légèreté qu'elle a dans tous ses mouvements, au point qu'elle semble ne pas toucher terre ; en un mot, que tous ses appas... elle les doit... *primo* d'abord à Dieu, bien entendu... et ensuite à une fontaine qu'elle a toujours ouverte et coulante à chacune de ses deux jambes, et par où elle se purge continuellement des humeurs malsaines dont les médecins disent qu'elle abonde.... Oui, Seigneur Don Quichotte, puisqu'il faut vous le dire, elle a deux cautères... et franchement cela n'est pas fort ragoûtant.

— Sainte Marie ! s'écria Don Quichotte, est-il

bien possible qu'à son âge madame la duchesse ait de semblables égouts ! Tous les capucins du monde me l'auraient certifié, que je n'en aurais rien cru... Mais il n'y a pas moyen d'en douter, puisque c'est madame Rodrigue qui me l'a dit.... Cependant, en si belle créature, de semblables fontaines ne devraient distiller que les plus doux parfums.... Oui, je commence à croire que les cautères peuvent être très-salutaires, que c'est une bien précieuse invention....

Ici la conversation fut tranchée net, arrêtée tout court, par un fracas épouvantable que fit la porte de la chambre en s'ouvrant avec la plus violente impétuosité. Madame Rodrigue en tomba d'effroi à la renverse, et sa bougie s'en éteignit; en sorte que les plus noires ténèbres succédèrent subitement à la lumière. La pauvre duègne se sentit presque aussi subitement prendre à la gorge par deux mains vigoureuses, pendant qu'une autre main lui levait les jupes; et bientôt une quatrième main, non moins vigoureuse, et armée d'une pantoufle, lui déchargea sur le derrière une giboulée de coups si bruyante, si drue, si continue, qu'il y avait vraiment de quoi faire pitié : et la malheureuse Rodrigue, soit qu'on lui serrât trop le gosier, soit qu'elle fût trop effrayée pour pouvoir crier, ne donnait aucun signe de vie pendant qu'on la festoyait ainsi. Don Quichotte, touché de sa dé-

tresse , vivement sollicité par chaque coup qu'il entendait tomber , eût bien voulu protéger la pauvre veuve : mais comme tout se passait en silence , comme par cette raison il ne pouvait pénétrer le véritable caractère de cette aventure-ci , ni d'où elle provenait ; comme enfin il prévoyait que la suite de l'orage qu'il entendait fondre sur la duègne pourrait fort bien venir jusqu'à lui , la prudence lui conseillait d'attendre en garde comment tournerait l'événement ; et il ne bougea ni ne souffla tant que dura le bruit des coups de pantoufle. En effet , sitôt que les silencieux fouetteurs en eurent donné tant qu'il leur plut à la duègne , ils se jetèrent sur le lit , en arrachèrent de force les couvertures et les draps , et les quatre mains ensemble se mirent à pincer jusqu'au vif , à qui mieux mieux , par-ci , par-là , et par-tout où elles la trouvèrent , la personne de notre héros , qui bientôt , ne pouvant plus y tenir , prit le parti de se défendre à grands coups de poing : ce moyen lui réussit enfin , après un bon quart-d'heure de lutte. Les assaillants fatigués se retirèrent et sortirent , toujours sans mot dire. Madame Rodrigue se releva , rajusta ses jupes , et en pleurant , en gémissant , en déplorant son sort , elle sortit à tâtons , et sans rien dire à Don Quichotte , qui resta seul , exténué , pincé , meurtri , et sur-tout furieux de ne savoir au juste à quel scélérat d'enchanteur il devait s'en prendre...

Quant à nous, nous en instruirons le lecteur, mais dans un autre moment, attendu qu'en celui-ci la marche naturelle de l'histoire nous ramène en grande hâte auprès du grand Sancho Pansa.



CHAPITRE XLIX.

Sancho Pansa fait sa ronde de gouverneur dans son île.

Nous avons laissé notre grand gouverneur fort courroucé contre ce prétendu benêt de paysan, que les officiers de leurs excellences avaient aposté pour venir l'impatienter par ses longs bavardages, ses détails grotesques, et ses demandes impertinentes; et l'on a vu comment jusqu'ici Sancho, tout bouché, tout simple, tout grossier qu'il était, avait tenu tête à tous et rendu à chacun la monnaie de sa pièce. Lorsque sa colère fut un peu calmée il reprit son ton ordinaire, en lançant pourtant une œillade de rancune au docteur de Sordela qui venait de rentrer dans la salle, et il dit à ses assistants : Ma foi, mes amis, à présent je le vois; il faudrait que les juges et les gouverneurs fussent coulés en bronze massif pour pouvoir résister aux importunités des plaideurs et des demandeurs. Ces gens-là veulent à toute force, qu'à toute heure on soit prêt à les entendre rabâcher; ils ne voient qu'eux au monde, que leur affaire; et si le malheureux juge ne les accueille pas sur-le-champ, ou parce qu'il en a d'autres plus pressés



à expédier, ou parce que l'audience ne peut toujours durer, ils vous le maudissent, ils en disent pis que pendre ; heureux encore si, après l'avoir bien déchiqueté, mis en pièces à coups de langue, ils ne s'en prennent pas à toute sa défunte race.... Patience donc, importuns, patience ; n'allons pas si vite, il y a temps pour tout. Les heures que je vous dois seront comptées en conscience, je ne vous les rognerai jamais ; mais, mordienne, laissez-moi celles de manger et de dormir. Les gouverneurs sont de chair et d'os comme vous autres, ils ont comme vous leurs nécessités naturelles, et comme vous il faut qu'ils mangent, quoi qu'en dise le docteur Pierre-Roch des Augures, qui prétend, lui, que je meure de faim pour me faire vivre plus long-temps. Que Dieu le lui rende à ce cher homme et à tous ses confrères, du moins à ceux de son espèce et de sa force !

Les bras tombaient de surprise à tous ceux qui, connaissant Sancho, l'entendaient s'exprimer avec tant de justesse et de sens. Ils s'étonnaient de l'effet de l'élévation fortuite sur les hommes les plus simples, tandis que tant de présomptueux ne peuvent que ramper au-dessous du rang dans lequel ils sont nés.

Finalement le docteur Pierre-Roch des Augures jugea bon de faire sa paix avec le gouverneur ; et pour y parvenir il lui promit de le laisser souper

ce soir, sans égard aux aphorismes d'Hippocrate. Sur cette assurance, Sancho s'apaisa tout-à-fait; mais que le reste de la soirée lui parut long! Il eut beau compter les moments, ils n'en coulèrent pas plus rapidement; il eut beau se plaindre qu'ils ne coulaient point, ils n'en passèrent pas moins vite qu'à l'ordinaire, et l'heure tant désirée arriva comme les autres à son tour. On servit au gouverneur une copieuse galimafrée de vache fricassée avec des oignons, et un gros ragoût de pieds de veau fortement faisandés. Des francolins de Milan, des faisans de Rome, des perdrix du Moron, des canards de Lavajos, ne lui auraient pas fait plus de plaisir à voir. Sancho dévora tout, jusqu'aux os, et soupa de tout son cœur sans trouble ni empêchement. Quand sa grosse faim fut un peu tombée, l'envie de jaser lui revint. — Comme vous voyez, dit-il, Monsieur le docteur, il n'y a que faire de vous mettre l'esprit à la torture pour me trouver des ragoûts délicats; d'ailleurs je soutiens, moi, que cela serait mal combiné pour ma santé, en ce que ce serait dépayser mon estomac, qui est tellement routiné aux viandes communes, au lard, aux navets, aux oignons, qu'il se soulève au lieu de se réjouir à la vue de ces fines mangeailles qu'on invente tous les jours pour affriander les riches et les grands. Ce qu'il me faut à moi, ce sont de ces bons pots-pourris qui se sentent de loin, qui sont

d'autant plus excellents qu'ils sont plus pourris. On vous fricasse pêle-mêle là dedans de tout ce qui se mange ; et du moins on a le plaisir d'y choisir ses morceaux à son goût. Si mon cher maître-d'hôtel veut m'en donner souvent, nous serons bons amis ; je m'en souviendrai dans l'occasion, et il ne s'en trouvera pas plus mal, j'en réponds. Du reste, que personne ne se frotte à me tracasser ni à se jouer de moi. Croyez-moi, Messieurs, vivons tous en bonne intelligence ; mangeons gaiement et en paix tout ce qu'il plaît à Dieu de nous envoyer, et les choses n'en iront que mieux pour tous. Je gouvernerai mon île en honnête homme, je ferai mon devoir en toute justice et conscience ; mais j'entends que chacun fasse le sien de même, ou l'on verra de quel bois je me chauffe quand je m'y mets. Faites-vous brebis, dit le proverbe, et le loup vous mangera....

— Véritablement, Monseigneur, interrompit le maître-d'hôtel, on ne peut ni mieux dire ni mieux l'entendre que votre Seigneurie, et rien de plus juste que ce qu'elle exige de nous tous ; aussi je lui promets, au nom de tous les habitants de son île, obéissance, amour et respect, et je ne crains pas d'être désavoué par aucun ; car après ce qu'ils ont déjà pu voir de votre belle manière de les gouverner, il n'y en a pas un qui ne doive faire des vœux pour votre conservation.

— Ils seraient des imbécilles s'ils pensaient autrement, reprit Sancho ; car Dieu m'est témoin que je ne veux que leur faire du bien à tous, tant que je pourrai.... Mais encore une fois, qu'on songe à nous tenir convenablement nourris, moi et mon grison ; c'est là le principal, le reste ira tout seul.... Allons, mes amis, bon courage ; il nous faut commencer ce soir par faire ma ronde de gouverneur. Je prétends nettoyer mon île jusqu'au vif ; je n'y veux laisser ni vagabonds ni fainéants : cette race-là, mes amis, est le fléau du genre humain. Les coquins ! en outre de scandaliser les bonnes gens, ils les sucent comme le frelon dévore le fruit des travaux de l'abeille ; et d'ailleurs, de leurs vices au crime il n'y a plus que la main. Je protégerai particulièrement le laboureur, qui nourrit tous les autres ; je maintiendrai l'honorable de la noblesse, pour que personne n'ait à crier ; et sur-tout je ferai respecter la religion et honorer ses dignes ministres. Voilà, Messieurs, comment je l'entends : qu'en dites-vous, est-ce parler, cela ?

— Oui, Monseigneur, reprit le majordome ; oui, c'est parler, et si bien, en si digne gouverneur, que je ne puis revenir de ma surprise. Il est inconcevable qu'un homme sans instruction (comme on peut dire que l'est votre Seigneurie, puisqu'elle-même confesse qu'elle ne sait ni lire ni écrire),

raisonne avec tant d'esprit, tant de sagesse, et si différemment de ce que l'on attendait d'elle. C'est bien ici le cas de dire que les railleurs n'ont pas toujours les rieurs de leur côté, et que parfois on trouve en ce monde des choses dont on ne se doutait guère.

Sancho, sans faire attention à ces dernières phrases, se leva et annonça que, puisqu'il avait soupé, et pas mal, grâce au docteur devenu plus raisonnable ce soir et plus humain, il fallait se disposer tous pour la ronde, d'autant qu'il faisait déjà noire nuit. Bientôt tout le monde fut prêt, et l'on partit. Le majordome, le maître-d'hôtel, le secrétaire, l'historiographe, le greffier, les huissiers, les archers, formèrent une troupe assez imposante, au centre de laquelle Sancho, sa baguette à la main, marchait avec une gravité remarquable et comme s'il n'eût jamais fait d'autre métier. Au détour de la première rue on entendit un cliquetis d'épées, et la ronde doubla le pas; bientôt elle joignit deux hommes qui se battaient, et qui cessèrent de se presser dès qu'ils reconnurent la ronde. — Non, s'écria l'un d'eux, il n'y a ici ni police ni justice! N'est-il pas abominable que d'honnêtes gens soient ainsi exposés à être égorgés et dévalisés en pleine rue au milieu de la ville?

— Tout doux, brave homme, lui cria Sancho; calmez-vous, je suis le gouverneur; racontez-moi votre aventure sans vous emporter.

— Seigneur gouverneur, reprit l'autre, moi je vais vous la dire en peu de mots. Ce gentilhomme vient de gagner au moins mille réaux dans la maison de jeu que voilà, là en face. Dieu sait que s'il a tant gagné, ce n'est que parce que j'y étais pour juger les coups douteux; et parce que j'en ai jugé en sa faveur plus d'un qu'en conscience j'aurais pu lui faire perdre, je devais m'attendre à un cadeau convenable de sa part; c'est l'usage. On sait que les gens comme nous ne sont là que pour mettre les joueurs d'accord, les empêcher de s'entr'égorger, et que tout service mérite récompense; mais il a empoché son argent sans me rien témoigner, sans la moindre œillade d'intelligence, et il est sorti. Je l'ai suivi jusqu'ici; je l'ai prié très-poliment de me remettre seulement huit réaux; je lui ai représenté qu'ils m'étaient légitimement dus, puisqu'il est notoire que je suis *témoin* de profession, et que mes parents ne m'ont laissé ni état ni fortune; que d'ailleurs un homme de ma naissance n'est pas fait pour subsister du travail de ses bras. Le coquin, plus brigand que Cacus, plus filou qu'Andradilla, n'a-t-il pas eu le front de me présenter quatre réaux! Qu'il remercie le ciel de votre arrivée, Seigneur gouverneur; car sans vous je garantis que j'allais lui faire rendre gorge jusqu'au dernier maravedis.

— Et vous , dit Sancho à l'autre , qu'avez-vous à répondre ?

— Moi , Seigneur ? je réponds qu'il est vrai que je ne lui ai présenté que quatre réaux , au lieu de huit qu'il me demandait ; mais comme je lui en donne autant tous les jours , ou à-peu-près , je dis que les petits ruisseaux font les rivières , et qu'il devait être content. Je dis d'ailleurs que les gens qui tendent la main ne sont pas en droit d'être si exigeants , et que les *témoins* doivent recevoir sans marchander , ce que les gagnants veulent bien leur donner , sur-tout quand il est connu que ces gagnants ne sont pas des filous. La plus grande preuve au reste que j'ai gagné de franc jeu , et que je ne suis point un filou comme il ose le dire , c'est l'aveu qu'il fait du refus dont il se plaint ; car pour l'ordinaire les joueurs fripons n'ont garde de se brouiller avec les *témoins*.

— Ce raisonnement me paraît juste , dit le majordome ; toutefois attendons la décision de monseigneur le gouverneur.

— Ma décision ? la voici , reprit Sancho : Vous , monsieur le gagnant , joueur franc ou non franc , ou ni l'un ni l'autre peu m'importe , dégainez , *primo* , d'abord cent réaux que je vous commande de donner à votre adversaire , et ensuite trente autres réaux que je confisque au profit des pauvres prisonniers.... Et vous , monsieur le *témoin* , qui

n'êtes pas fait pour gagner votre vie avec vos bras, qui ne savez que battre le pavé et juger à votre guise les coups douteux, qui de plus n'avez, dites-vous, ni talent ni fortune, prenez ces cent réaux, ils sont à vous; mais dans la journée de demain pour tout délai, déguerpissez, et de dix ans ne remettez le pied dans mon île, sous peine, si vous y reparaissiez avant, d'aller en l'autre monde achever le temps de la pénitence. Tenez-vous pour averti qu'en cas de désobéissance, je vous accroche ou du moins je vous fais accrocher à la potence; et comptez bien que je suis homme à le faire comme je le dis.

Le gagnant, sans répliquer, déboursa ses réaux et se retira, l'autre les recut et promit d'obéir; et Sancho continua sa marche en disant: — Ou je ne le pourrai, ou j'aurai bientôt balayé toutes ces maisons de jeu. Je crois, moi, que tous ces tripots ne valent rien ici; je ne les supporterai pas, j'en réponds.

— Cette maison-ci, Monseigneur, reprit le greffier, ne sera peut-être pas facile à balayer: elle est tenue par un homme de naissance qui a le bras long, ardent joueur lui-même, et qui perd au jeu ce qu'il bénéficie sur les cartes, mais qu'on ne corrigera pas de sa funeste passion tant qu'il trouvera moyen d'y fournir. Votre Seigneurie, en revanche, pourra tomber à bras raccourci sur beau-

coup de tripots subalternes qui sont réellement les plus dangereux, en ce que ce n'est guère dans les maisons de marque comme celle-ci que les filous de profession osent venir travailler de leur métier. Et puisque le goût du jeu est malheureusement devenu si général qu'il est impossible de le déraciner, il vaut mieux, ce me semble, le tolérer dans les maisons faites pour la bonne compagnie, que dans ces taudis obscurs où la canaille ne se ramasse que pour écorcher toutes vives les pauvres victimes que l'appât du gain y attire tous les jours.

— Notre greffier n'a pas tout-à-fait tort, dit Sancho ; je commence à comprendre que ceci demande un peu plus de réflexion.

En ce moment un archer de l'avant-garde revint en ramenant un jeune homme qu'il avait arrêté. — Monseigneur, dit l'archer en arrivant tout essoufflé, ce garçon-ci s'en venait vers nous ; dès qu'il a reconnu la ronde il a fait demi-tour à droite, et il s'est mis à fuir comme un cerf, preuve qu'il sentait son cas véreux. Je me suis mis à sa poursuite, mais, quoique j'aie deux bonnes jambes, s'il n'eût pas trébuché et culbuté jamais je n'aurais pu le joindre : enfin le voilà.

— Pourquoi donc vous sauviez-vous, l'ami ? lui demanda Sancho.

— Pourquoi ? répondit le jeune homme ; ma foi, je n'en sais rien, je crois.... Hé bien... c'était

pour éviter de répondre à un tas de pourquoi qu'on dit que les justices vous font toujours.

— De quel métier êtes-vous ?

— Je suis... je suis forgeron.

— Et qu'est-ce que c'est que vous forgez ?

— Qu'est-ce que je forgé?... hé bien, tantôt de la toile pour faire des chemises, tantôt de l'étoffe pour faire des culottes.

— Vous me paraissez goguenard, l'ami ; vous me lâchez des pointes ; tant mieux, tant mieux ; c'est ce que j'aime.... Voyons, où alliez-vous quand vous vous en veniez vers nous, quand vous nous avez éventés ?

— J'allais... j'allais prendre l'air.

— Eh ! Et... où va-t-on prendre l'air dans cette île-ci ?

— Hé mais, on va là où il souffle.

— Bien, très-bien, c'est ce qui s'appelle répondre juste et sans mentir.... Hé bien, l'ami, mettez que moi je suis l'air, que je vous souffle en poupe, et que je vous pousse droit en prison. Holà, vous autres, qu'on me le pince et qu'on l'emène. J'entends que cette nuit il dorme sans prendre l'air et en prison, pour lui apprendre à faire le plaisant avec moi.

— Oh ! pour cela, Monseigneur, reprit le jeune homme, je vous certifie qu'il n'en sera rien.

— Comment ! il n'en sera rien, s'écria Sancho.

— Non, je vous assure, répondit le jeune homme; et, tout gouverneur que vous êtes, impossible à vous d'en venir à bout.

— Allons, reprit Sancho, qu'on me l'emène sur-le-champ, et qu'on le recommande de ma part au geôlier; et pour que tu n'échappes pas en payant mieux que moi, mon garçon, je condamne d'avance le geôlier à mille ducats d'amende s'il te laisse aller sans mon ordre.

— Monseigneur veut rire, dit le jeune homme; mais, je le répète, il ne me fera point dormir cette nuit en prison.

— Tu es donc le grand diable d'enfer, reprit Sancho, ou tu as dans ta manche quelque bon ange pour briser les grilles, les verrous, et toute la ferraille que je vais te faire mettre aux pieds et aux mains?

— Ne vous emportez pas, Seigneur gouverneur, répondit le jeune homme; parlons raison, je vous en prie. Mettons que votre Seigneurie va me faire conduire en prison; que l'on m'y enchaînera de la tête aux pieds, que l'on m'y attachera dans un cachot, et que le geôlier saura ce qu'il lui en coûterait s'il me laissait échapper, certes, je ne pourrai rien empêcher de tout cela; mais me faire dormir en prison si l'envie ou le besoin ne m'en viennent pas, je le dis encore, votre Seigneurie, malgré son pouvoir, n'en viendra pas à bout.

— Si c'est ainsi qu'il l'entend , dit le secrétaire, il n'y a pas à le lui disputer.

— De sorte donc , reprit Sancho , que quand tu disais que tu n'irais pas dormir en prison , tu ne prétendais pas te regimber contre mes ordres ?

— Me regimber ! ah ! Monseigneur , je n'en ai pas même eu l'idée ; je pensais seulement que la prison m'ôterait plutôt qu'elle ne me donnerait l'envie de dormir.

— En ce cas , l'ami , reprit Sancho , prenons que je n'ai rien dit : allez dormir dans votre lit , et que Dieu vous y donne bon somme ; je ne m'y oppose point. Mais , entre nous , je vous conseille de ne plus faire le plaisant avec la justice ; elle n'entend pas raillerie , et vous en seriez infailliblement le din-don. Adieu , bonsoir.

Le jeune homme tourna les talons , détala lestement , et le gouverneur continua sa marche. Quelques instants après , deux archers lui amenèrent un autre jeune homme. — Seigneur gouverneur , dit l'un d'eux , voici un homme . . . qui n'est pas un homme ; c'est une jeune femme déguisée en homme , et Dieu sait pourquoi : nous avons cru devoir l'arrêter , et vous la conduire , par la raison que ce travestissement nous a paru suspect.

Aussitôt toutes les lanternes de la ronde se réunirent sous le nez de la jeune personne , et l'on

reconnut effectivement le visage charmant d'une fille de seize à dix-sept ans , extrêmement jolie ; sa superbe chevelure était ramassée dans un filet de soie vert , garni de glands et de cordonnets d'or ; ses vêtements étoient d'étoffe fond vert et or ; elle était chaussée en souliers d'homme , mais blancs , et en bas de soie roses , attachés avec des jarretières de taffetas blanc , brodées en or ; elle portait une dague magnifique , et à ses doigts , ainsi qu'à ses bras , elle avait quantité de bagues et de bijoux précieux. Une beauté si rare , une mise si brillante , si riche , si distinguée , frappèrent d'étonnement tous les spectateurs , d'autant qu'aucun ne reconnut qui pouvait être cette jeune personne , pas même ceux qui , étant de la ville , croyaient en connaître tout le monde ; moins encore les gens du duc , qui ne s'attendaient nullement à pareille trouvaille. Sancho , ébahi de tant de grâces et d'éclat , lui demanda tout doucement qui elle était , où elle allait , et pour quelle raison elle s'était ainsi travestie. La jeune personne , les yeux baissés , répondit en tremblant : — Comment dirais-je , devant tant de monde , ce que je voudrais tant cacher à tout le monde !... Pourtant, Messieurs , je vous en prie , croyez bien tous que je ne suis point une criminelle : vous voyez aussi que je ne suis point un brigand ; je suis une demoiselle , Messieurs , bien à plaindre ,

et qu'une funeste jalousie a malheureusement portée à l'action inconsidérée qui me livre à vos regards.

— Seigneur gouverneur , reprit le majordome , nous vous en prions , ne refusez pas à mademoiselle ce qu'elle paraît désirer sans oser vous le demander ; faites retirer tout votre monde : alors sans doute elle ne vous cachera rien.

— Sancho commanda que tout le monde se retirât à l'écart, à la réserve du majordome, du maître-d'hôtel et du secrétaire. La jeune personne alors reprit la parole et dit :

— Messieurs, prenez pitié de moi.... Oui, Messieurs, je vais vous dire la vérité. Je suis la fille unique de Pedro Pérès de Majorca, fermier des laines de la ville, et ami de mon père, qu'il vient voir souvent....

— Ma belle enfant, interrompit le majordome, vous battez la campagne, ou vous mentez. Il n'est pas vrai que vous soyez la fille de Pedro Pérès de Majorca ; je le connais parfaitement : il est de mes amis, et je suis certain qu'il n'a point d'enfants. D'ailleurs, après avoir dit que vous êtes sa fille, vous ajoutez qu'il vient voir souvent votre père !

— J'avais, tout comme vous, vu passer cette menterie-là, Monsieur le majordome, reprit Sancho, et je n'aurais pas manqué de courir après.

Allons , la Demoiselle , allons , remettez-vous , et dites-moi la vérité.

— Ah ! Messieurs , pardon , répondit-elle. Je suis si troublée que je ne sais où j'en suis.... La vérité est que je suis la fille de Don Diégo de la Liana , que peut-être vous connaissez tous.

— Ceci commence à paraître plus vrai , dit le majordome. Je connais très-bien Don Diégo de la Liana ; c'est un de nos braves et riches gentils-hommes , et je sais qu'il a un fils et une fille. On prétend même que depuis qu'il a perdu sa femme , il tient , on ne sait pourquoi , sa fille si recluse chez lui , que personne encore ne peut se flatter de l'avoir envisagée ; on sait pourtant , et on dit par-tout qu'elle est belle à ravir.

— Vous voyez vous-mêmes ce qu'il en est , Messieurs , reprit la jeune personne en baissant la tête , et combien on se trompe en me disant si belle. Oui , Messieurs , puisqu'il faut vous l'avouer , je suis la fille de Don Diégo de la Liana.

Un torrent de larmes étouffa ici la parole à la belle ; elle ne put d'abord en dire davantage. Pendant qu'elle s'essuyait les yeux en bataillant contre les sanglots , Sancho la consolait de son mieux , cherchait à la rassurer , la pressait de dire nettement ce qu'elle avait sur le cœur , et lui promettait tout pour la servir ou la protéger , en cas de besoin. De leur côté , le maître-d'hôtel et le

secrétaire raisonnaient à l'écart , et à l'oreille l'un de l'autre , sur la singularité de cette rencontre. Ils se demandaient comment une demoiselle de son rang , si jeune , si jolie , pouvait se trouver seule à cette heure dans les rues , et sur-tout pour-quoi tant de larmes , tant de sanglots. La belle enfin retrouva la parole , et dit : — Oui , Messieurs , il y a dix ans que j'ai perdu ma mère ; et depuis ce moment funeste , mon père me tient si retirée , si recluse , que je ne suis pas une seule fois sortie de la maison , pas même pour aller à la messe ; mon père la fait dire exprès pour moi dans son oratoire. Pendant ces dix éternelles années , je n'ai vu du monde entier que le soleil , la lune et les étoiles. Je ne connais que de nom les rues , les places , les promenades , les églises , dont j'entends parler à toute heure. Enfin je n'ai jamais vu d'hommes que mon père , mon frère , et ce monsieur Pedro Pérès le fermier , ami de la maison , dont l'idée m'était venue de me dire la fille , pour vous cacher le nom de ma famille.... Messieurs , je vous l'avoue , une réclusion si longue , si rigoureuse , faisait depuis long-temps le désespoir de ma vie. Depuis long-temps la curiosité , le désir de voir le monde , ou du moins la ville où je suis née , me tourmentaient jour et nuit : et j'étais loin de penser que ce désir fût incompatible avec la réserve que se doit une demoiselle sage et bien née ; car

je n'ignorais pas que les autres demoiselles jouissent plus ou moins de la liberté qui m'était refusée. Chaque fois que dans les conversations j'entendais parler de choses que je ne connaissais pas, je tourmentais mon frère, qui est d'un an plus jeune que moi, pour qu'il m'expliquât ce que c'était. Il me détaillait tout le mieux qu'il pouvait ; mais toutes ses explications, au lieu de me satisfaire, ne faisaient qu'enflammer davantage ma curiosité. . . . Enfin, Messieurs, je vous dirai qu'un jour, ne pouvant plus y tenir, l'idée me vint. . . . Ah ! funeste idée ! plutôt au ciel que jamais elle ne fût entrée dans mon cœur !

Ici les pleurs de la jeune personne redoublèrent et lui coupèrent encore la parole. — Achevez donc, ma belle Demoiselle, lui dit le majordome ; allons, remettez-vous : songez que votre récit et vos larmes nous tiennent en suspens, et vraiment en souffrance.

— Mon récit, Monsieur, sera bientôt fini, répondit-elle en sanglotant, mais mes larmes. . . ah ! jamais, jamais elles ne cesseront. . . . Il est donc vrai qu'il ne faut qu'un seul désir inconsidéré pour conduire à des regrets éternels !

Le maître-d'hôtel, plus touché qu'aucun autre, parce que du premier coup-d'œil sur le charmant visage de la jeune personne, il en avait été frappé au cœur, revenait fréquemment lui porter la lan-

terne sous le nez. Il s'enflammait à mesure qu'il voyait les larmes couler et briller sur ces joues virginales, et il attendait sur le gril la fin de l'histoire, déjà convaincu pourtant qu'une si jolie enfant ne pouvait être coupable de rien. Le gouverneur s'impatientait aussi de ne pas voir arriver le bout de l'aventure , et d'ailleurs , en homme d'excellent cœur , il souffrait de voir souffrir la jeune fille : de sorte que tous ensemble la pressèrent impérativement de finir , en lui observant qu'il était tard , et temps que la ronde continuât sa marche.

— Hé bien , Messieurs , répondit-elle en sanglotant toujours , j'ai tant pressé , tant prié mon frère de me prêter ses habits pour me déguiser en homme , et de me conduire une nuit voir le monde pendant que notre père dormirait , qu'enfin il y a consenti ; et cette nuit , nous nous sommes travestis , lui avec mes habits , et moi sous les siens. Il y a tout au plus une heure que nous sommes sortis sans bruit , et déjà nous pensions à retourner à la maison , lorsque nous avons vu venir à nous une troupe d'hommes armés. Mon frère épouvanté s'est écrié que c'était la ronde de la justice , qu'il fallait nous sauver à toutes jambes , et que si elle nous attrapait nous étions perdus. Tout en me parlant , il s'est mis à courir comme si le vent l'emportait. J'en ai fait autant , et je ne serais sûrement pas restée en arrière ; mais comme la frayeur m'avait saisie et me brisait

bras et jambes, je me suis laissée tomber, et à l'instant plusieurs hommes m'ont relevée et conduite ici... où peut-être vous allez me prendre pour ce que je ne suis pourtant pas.

— La main sur la conscience, ma belle, reprit Sancho, est-ce bien là tout? Ce n'est donc pas la jalousie, comme vous nous le contiez d'abord, qui vous a fait désertier de la maison du papa?

— Non, Seigneur, répondit-elle, et voilà tout. Je vous assure que je n'ai été entraînée que par la curiosité de voir une fois le monde dans les rues de la ville.

En ce moment on amena le frère de la jeune demoiselle : un archer, au détour d'une rue, l'avait rencontré courant à toutes jambes, et l'avait arrêté. En arrivant, il reconnut sa sœur, qui jeta un cri de désespoir en le reconnaissant. — C'est mon frère! s'écria-t-elle : nous sommes donc perdus!

Il était vêtu en femme, et d'un très-élégant négligé. Il avait la tête nue, mais ses cheveux étaient d'un blond si doux et si heureusement bouclés, qu'il était impossible de ne pas le prendre pour une jeune et jolie demoiselle. Le gouverneur, le majordome et le maître-d'hôtel, saisirent l'occasion qui se présentait si favorable de s'assurer de la vérité des réponses de la sœur, en le tirant à l'écart pour l'interroger avant qu'il eût pu se concerter avec elle.

Là, on lui fit les mêmes questions qu'à sa sœur ; et avec la même timidité, la même candeur, il répondit sur toutes comme sa sœur avait répondu : de sorte qu'à la très-grande satisfaction de l' amoureux maître-d'hôtel sur-tout, il ne resta plus le moindre louche ni sur la sincérité ni sur l'innocence de ces deux charmants enfants.

Le gouverneur s'empressa de réunir le frère et la sœur, et de les rassurer : — Ma belle Demoiselle, leur dit-il, et vous, mon jeune garçon, pour me conter votre fredaine, qui, dans le fond, n'est qu'une vétille, il ne fallait pas tant de larmes ni de sanglots, il fallait tout uniment me dire : « Nous sommes » un tel et une telle ; une petite quinte de curiosité » de voir le monde pendant que le papa dormirait, » et rien autre chose qui puisse nuire à autrui, nous » a poussés à nous travestir comme vous le voyez, » afin de n'être reconnus de personne. » Alors tout était dit, le conte finissait là ; vous n'auriez pas tant gémi, pas tant pleuré ; et nous, nous n'aurions pas tant souffert de vous voir souffrir.... Allez, vous n'êtes que des enfants.

— Seigneur, il est vrai, je le sens à présent, répondit la sœur ; mais j'étais si troublée que je ne me connaissais plus, j'avais perdu la tête.

— C'eût été grand dommage que vous ne la retrouvassiez pas, reprit Sancho. Allons, plus de chagrin. Venez avec nous, nous vous remettrons chez

vous : le papa peut-être ne se sera encore aperçu de rien ; et si vous faites bien , à l'avenir vous serez plus raisonnables et moins curieux de voir le monde. La fille sage , mes enfants , ne se sert de ses jambes que chez elle. La femme et la poule vagabondes courent risque de tout perdre ; la curieuse de voir l'est toujours d'être vue. Enfin... il suffit.... Je n'en dis pas davantage ; faites-en votre profit, et marchons.

Le jeune homme remercia le gouverneur de la manière la plus touchante , et l'on se remit en marche du côté de la maison de don Diégo de la Liana , qui n'était pas éloignée. Sitôt arrivés à la porte , le jeune homme s'élança sur un cordon de sonnette ; et à l'instant une vieille bonne qui les attendait , vint leur ouvrir sans lumière et sans bruit , pour ne pas éveiller le père. Les jeunes gens rentrèrent , et laissèrent toute la ronde aussi charmée de leur amabilité que divertie de leur escapade enfantine. Le maître-d'hôtel , grièvement blessé au cœur , résolut de demander au plus tôt la jeune demoiselle en mariage , persuadé qu'étant attaché de si près au duc , on ne la lui refuserait pas. L'idée vint aussi à Sancho , de son côté , de bâcler le mariage du jeune homme , qui lui plaisait beaucoup , avec sa fille Sanchette. Il se disait en lui-même , que la fille d'un gouverneur valait bien un jeune gentilhomme tout riche qu'il peut être.

Enfin la ronde finit sans autre événement remarquable; et peu de jours après, le gouvernement de Sancho finit aussi, comme on le verra dans son temps : de sorte que ses doux projets de mariage, de fortune, et de bien faire, s'en allèrent en fumée.



CHAPITRE L,

Où l'on fait connaître les enchanteurs qui, après avoir fouetté si rudement madame Rodrigue, pincèrent si cruellement Don Quichotte, et comment s'en tira le page chargé de porter la lettre de Sancho à Thérèse Pansa sa femme.

CID Hamet Bénengély, qui, comme on le sait, n'omet pas une virgule quand il s'agit d'éclaircir les grands événements de cette précieuse histoire, n'oublie pas que le lecteur ignore encore de quelles mains émanèrent les coups de pantoufle que madame Rodrigue reçut dans les ténèbres, en présence de Don Quichotte, qui, bientôt après, fut à son tour pincé si violemment par ces mêmes mains, que force lui fut de s'en défendre à grands coups de poing. Cid Hamet raconte en conséquence, au commencement de ce chapitre, qu'au moment où madame Rodrigue se coula à bas de son lit pour aller trouver Don Quichotte, une autre duègne qui couchait à côté d'elle, et qui, comme toutes les duègnes, était friande de voir, d'entendre et de flairer, se leva finement pour espionner sa camarade, et pour savoir où elle allait; qu'elle la suivit

pas à pas jusqu'à la porte de la chambre de Don Quichotte, où elle la vit entrer à la sourdine, et qu'en digne duègne, elle n'eut rien de plus pressé que d'aller réveiller la duchesse pour lui en faire son rapport; que la duchesse de suite en informa le duc, et lui demanda la permission de venir avec Altisidore épier ce qui se passait dans la chambre de Don Quichotte; que le duc ne s'y étant point opposé, la duchesse et sa folâtre suivante s'en étaient venues à tâtons, sur la pointe du pied, et à pieds déchaux, se poster l'oreille à la porte, où elles avaient tout entendu; qu'enfin, au moment où madame Rodrigue avait dévoilé le mystère des deux cautères de la duchesse, celle-ci, bouillante d'indignation, et vigoureusement secondée par Altisidore, qui, de son côté, suffoquait de rage de tout ce qu'elle venait d'entendre sur son propre compte, avait, d'une seule secousse, forcé la porte, et qu'à la faveur de l'obscurité qui résulta de la chute soudaine de la bougie, elles régalerent la duègne et Don Quichotte, comme on l'a raconté dans son temps, en femmes irritées, blessées à l'endroit sensible, et qui ne pardonnent jamais les insultes faites directement à leurs appas. Cid Hamet reprend ensuite le fil de son histoire en ces termes :

La scène nocturne où la pantoufle avait joué un rôle si actif, et où Don Quichotte s'était si vaillamment débattu, divertit beaucoup le duc; et dès le

lendemain leurs excellences, avides de nouveaux passe-temps et de nouveaux sujets de rire, imaginèrent d'envoyer un courrier porter à Thérèse Pansa la lettre de son mari, avec une autre de la duchesse, qui joignait à la sienne le cadeau d'un grand collier de grains de corail montés en or. La duchesse choisit pour ce message important le page qui avait déjà joué avec tant d'intelligence le rôle de Dulcinée dans la scène du désenchantement. Ce jeune égrillard, plein d'esprit et de finesse, jaloux d'amuser ses maîtres, et bien endoctriné, partit en grande diligence. Arrivé à l'entrée du village de Sancho, le page, en longeant sur la rive d'un petit ruisseau, une file de femmes qui y lavaient du linge, imagina, pour ne pas s'exposer à faire des pas inutiles, de demander à l'une d'entre elles si elle ne pourrait pas lui indiquer la demeure d'une madame Thérèse Pansa, femme d'un certain Sancho Pansa, écuyer d'un certain chevalier nommé Don Quichotte de la Manche. A cette demande, une jeune fille de la bande des laveuses se leva précipitamment, et répondit en secouant et rajustant son court cotillon : — La Thérèse Pansa est ma mère, mon beau Monsieur, le Sancho Pansa est mon père, et le chevalier que vous dites est notre maître.

— En ce cas, Mademoiselle, reprit le page, ayez, je vous prie, la complaisance de me conduire à ma-

dame votre mère : je lui apporte une lettre et des présents de la part du seigneur votre père.

— Ah ! Monsieur, de la part de mon père ! s'écria la jeune fille, qui paraissait âgée de quatorze à quinze ans. Ah ! comme le cœur me bat !

Et de suite, après avoir recommandé son paquet de linge à ses voisines, elle s'élança, tête et jambes nues, en avant du cheval du page. — Venez, venez, mon beau Monsieur, dit-elle ; vous n'avez qu'à me suivre. Nous demeurons tout près d'ici, presque à l'entrée du village. Oh ! vous allez faire bien plaisir à ma mère, car elle est toute je ne sais quoi, depuis je ne sais combien, de ne pas avoir des nouvelles de mon père.

— Je lui en apporte de si bonnes, reprit le page, que sûrement elle ne sera plus fâchée de les avoir attendues si long-temps.

Moitié en sautant, moitié en courant, la jeune fille, suivie par le page, gagna la porte de la maisonnette de Sancho. — Mère ! mère ! s'écria-t-elle, holà, mère ! voici un monsieur avec des lettres et des présents de mon père : arrivons donc.

Bientôt Thérèse Pansa parut. Elle avait à sa ceinture une quenouille chargée d'étoupes, qu'elle filait tout en allant et venant. Elle était en unique cotillon de bure, pas plus long que la pudeur ne l'exige absolument, et en corset très-décolleté, de la même étoffe, mais une chemise de grosse toile

grise lui empaquetait déceimment l'estomac jusqu'au menton. Quoiqu'elle passât la quarantaine, elle paraissait encore verte, d'autant qu'elle était naturellement vigoureuse, ferme, nerveuse et ramassée. — Qu'est-ce que tu me cries donc tant, notre fille ? dit-elle.... Hé mais ! qu'est-ce que c'est que ce monsieur ?

— C'est le plus humble serviteur de Madame Dona Thérèse Pansa, lui répondit le page en se précipitant à bas de cheval, et en accourant se mettre un genou en terre devant elle. Daignez, Madame Dona Thérèse Pansa, m'honorer de votre main à baiser, et agréer l'hommage respectueux que je dois à la légitime épouse de monseigneur don Sancho Pansa, gouverneur suprême de l'île Barataria.

— Aïe, aïe, mon Dieu ! s'écria Thérèse, ôtez-vous donc de là ; ne faites pas ça : vous vous trompez, mon jeune Monsieur..... Je ne suis pas une dame, Monsieur ; j'en suis qu'une paysanne, fille d'un paysan... femme d'un écuyer errant. Je ne suis, je vous promets, la femme d'aucun gouverneur.

— Vous êtes, Madame, la dignissime épouse de notre archidignissime gouverneur, reprit le page. C'est moi qui vous le dis, Madame ; et si vous en doutez, Madame, vous allez en recevoir la preuve dans ces lettres et dans ces dons, que j'ai ordre

d'avoir l'honneur de vous présenter. Voici d'abord, Madame, une lettre de monseigneur le gouverneur votre époux ; en voici de plus, Madame, une autre de madame la duchesse, pour accompagner ce magnifique collier qu'elle vous envoie.

Et, tout en phrasant ainsi, le page étalait le collier, qu'ensuite il lui passa lui-même autour du cou.

Thérèse faillit tomber en pamoison, et sa fille était dans une jubilation inexprimable. — Que Dieu me pardonne, ma mère, dit Sanchette, je parie que c'est le seigneur Don Quichotte notre maître qui aura fini par donner à mon père le gouvernement ou le comté qu'il lui avait tant promis.

— C'est cela même, Mademoiselle, reprit le page. Oui, Madame, grâce au seigneur Don Quichotte, le seigneur Sancho Pansa est enfin gouverneur de l'île Barataria ; sa lettre vous en fait foi.

— Mon gentil Monsieur, reprit Thérèse, lisez-la-moi donc cette bienheureuse lettre ; car, voyez-vous, je ne file pas mal, mais pour ce qui est de lire je n'y entends rien.

— Je n'y entends pas mieux, dit Sanchette ; mais, paix, laissez-moi faire, je cours chercher monsieur le curé ou monsieur le bachelier Samson Carrasco. Je réponds qu'ils ne se feront pas presser pour venir quand ils sauront que c'est pour lire des nouvelles de mon père.

— Il n'est pas nécessaire que Mademoiselle prenne tant de peine , reprit le page ; je ne sais pas filer , mais pour ce qui est de lire j'y entends quelque chose.

Le page , en effet , lut à haute voix , d'abord la lettre de Sancho ; et , comme elle est déjà connue , nous ne la répéterons point ici. Vint ensuite celle de la duchesse , qu'il lut aussi , et qui était conçue en ces termes :

« MA CHÈRE ET BONNE AMIE THÉRÈSE ,

» Le grand esprit et les mérites de votre époux
» m'ont déterminée à prier le duc mon mari de
» lui conférer le gouvernement de l'une de nos prin-
» cipales îles ; et votre époux , grâce au ciel , est
» gouverneur. J'apprends tous les jours qu'il gou-
» verne comme un véritable miracle : le duc mon
» mari en est content au possible , et moi encore
» plus. Je suis enchantée d'avoir fait un si bon
» choix ; car , Madame Thérèse , je vous avoue que
» rien n'est si rare à présent qu'un bon gouver-
» neur. Mais enfin nous le tenons ; Dieu soit loué !
» c'est vous en dire assez. Je vous envoie , ma chère ,
» un collier de grains de corail montés en or : je
» voudrais qu'il fût de perles orientales , j'en aurais
» plus de plaisir à vous l'offrir ; mais , tel qu'il est ,
» je vous prie de le recevoir , en considération de ce
» que les petits présents entretiennent l'amitié.

» J'espère que bientôt nous nous verrons , et Dieu
» sait comme je m'en réjouis. Recommandez-moi
» à Sanchette votre aimable fille , et dites - lui de
» ma part qu'elle se tienne prête , qu'au premier
» jour je compte la marier grandement. Je sais que
» les glands doux de votre pays sont excellents et
» pleins comme des œufs ; je vous prie de m'en en-
» voyer une couple de douzaines : choisis de votre
» main, je les trouverai délicieux. Écrivez - moi ,
» donnez-moi des nouvelles de votre santé et de
» tout ce qui vous intéresse. Si vous désirez quelque
» chose qui soit en mon pouvoir , vous n'avez qu'à
» parler ; comptez sur moi , comptez qu'avec moi
» vous n'aurez qu'à ouvrir la bouche et qu'elle sera
» bientôt remplie. Adieu , ma chère Thérèse.

» Votre amie bien tendre et bien dévouée ,

» LA DUCHESSÉ. »

— Ah ! bon Dieu ! s'écria Thérèse , comme cette grande dame paraît bonne et pas fière ! Voilà , voilà comme je les aime , moi ; voilà comme il me les faut , et non pas de ces orgueilleuses gentilshommes femelles de notre village , de ces *fièrettes* qui s'imaginent que le vent n'est pas digne de leur souffler au nez , qui s'en vont à l'église avec plus de fracas et d'embarras que des reines , qui croiraient déroger en laissant tomber un regard sur une pauvre paysanne. Voyez , voyez celle-ci ; et pour-

tant elle est duchesse , celle-ci ! comme sans façon elle me traite d'amie ! ne dirait-on pas qu'elle me croit au moins son égale ? La chère dame ! que ne puis-je la voir un jour aussi grande que le plus haut clocher de la Manche !... Pour ce qui est des glands , mon beau Monsieur , elle en aura ; elle en aura , non pas deux douzaines , mais un bon picotin , et des plus beaux , des plus gros , des plus pleins ; on pourra les mirer , les soupeser en toute assurance ceux-là , j'en répons.... Allons , Sanchette , allons , ma fille , faut penser à bien régaler Monsieur ; faut d'abord mettre son cheval à l'ombre , et qu'il n'y manque de rien ; faut t'en aller chercher de bons œufs , tout frais , à l'étable ; faut couper un bon morceau de bon lard , et lui faire un petit dîner de prince , en revanche des bonnes nouvelles qu'il nous apporte. Moi , pendant que tout ça s'arrangera , je m'en vas faire un tour de village , voir mes voisines , voir monsieur le curé , voir maître Nicolas le barbier : ils sont amis de ton père , faut qu'ils sachent des premiers de quoi il retourne aujourd'hui.

—Oui , oui , ma mère , répondit Sanchette ; mais au moins vous n'oublierez pas qu'il me revient la moitié du beau collier. Madame la duchesse , puisqu'elle m'a mise dans sa lettre , n'est sûrement pas assez mal apprise pour n'avoir rien envoyé pour moi.

— Tu l'auras tout entier, mon enfant, répondit Thérèse, oui, tu l'auras; mais, je t'en prie, laisse-moi m'en carrer pendant quelques jours; il me semble que de le sentir là, ça me réjouisse le cœur.

— Vous n'êtes pas au bout de vos réjouissances, Madame, reprit le page; et le paquet, donc! le paquet qui est dans mon porte-manteau! un habit vert, d'un drap superbe, que monseigneur le gouverneur n'a mis qu'une seule petite fois à la chasse, et qu'il envoie pour mademoiselle Sanchette, rien que pour elle!

— Ah! qu'il vive mille ans, mon bon père! s'écria Sanchette; mille ans aussi pour celui qui m'apporte le paquet! deux mille ans même s'il le faut!

Sur ce, Thérèse sortit le collier au cou et les lettres à la main gauche, en les montrant et signalant de sa main droite à tous les passants. Le hasard voulut qu'elle rencontrât le curé et le bachelier Samson Carrasco. Du plus loin qu'elle les aperçut, elle se mit à danser, à gambader; et, en les abordant, elle leur dit: — Hé bien, Messieurs, adieu la misère, je dis: nous le tenons, ce cher petit gouvernement.... Où sont-elles donc à présent mesdames de la noblesse, qu'à mon tour je vous les relaque du haut de ma grandeur?

— Qu'y a-t-il donc, ma chère Madame Thé-

rèse? reprit le curé. Seriez-vous folle aussi, vous? qu'est-ce donc que ces papiers?

— Rien, moins que rien, répondit Thérèse.... Ce ne sont que des lettres de duchesse, de gouverneur.... En deux mots, voyez le collier!.... Les *avé* en pierres fines!.... les *pater* en or fin!.... Et moi!.... moi!.... moi, Monsieur le curé!.... c'est fini, me voilà gouverneuse!

— Ma foi, Thérèse, dit le curé, je n'y suis plus; je n'y comprends rien du tout.

— Tenez, tenez; lisez-les ces papiers, reprit Thérèse, et vous comprendrez, j'espère.

Le curé prit les lettres et les lut à haute voix, afin que Samson en prît connaissance aussi. Les deux amis, fort étonnés, se regardèrent sans savoir qu'en dire, et finirent par demander qui diable avait apporté ces singulières lettres. Thérèse leur répondit qu'ils n'avaient qu'à s'en venir avec elle, et qu'ils verraient le porteur; un charmant jeune homme, gentil comme un cœur, et que de plus il apportait un autre cadeau bien autrement beau encore que celui-ci. Le curé alors détacha le collier pour l'examiner de plus près; il reconnut, à sa grande surprise encore, qu'il était vraiment de pierres fines, et monté en véritable or. Par le saint habit que je porte, s'écria-t-il, je ne sais que penser de tout ceci: je vois, d'une part, un collier de prix envoyé par une duchesse; d'un autre côté,

je vois la soi-disant duchesse demander deux douzaines de glands : j'avoue que je ne puis arranger tout cela.

— Hé bien, j'en fais mon affaire, moi, reprit Carrasco. Voyons d'abord le porteur ; nous le ferons jaser, et je vous garantis que je l'aurai bientôt déboutonné.

Les deux amis ramenèrent Thérèse chez elle. Ils y trouvèrent le page occupé à nettoyer un peu d'avoine pour son cheval, et Sanchette à battre des œufs avec du lard pour préparer à dîner au page. L'air cossu du jeune homme, sa tournure distinguée, furent pour eux un nouveau sujet de surprise. Après les salutations réciproques, Samson lui demanda des nouvelles plus particulières de Don Quichotte et de Sancho. — Nous en trouvons, ajouta Carrasco, dans les lettres de madame la duchesse et de Sancho, que madame Thérèse vient de nous communiquer ; mais je vous avoue que, loin de nous apprendre quelque chose, elles ne font qu'embrouiller toutes nos idées. Ce gouvernement de Sancho ! un gouvernement d'île ! d'une île qui, au lieu d'être en pleine Méditerranée, se trouve, à ce qu'il paraît, pas fort loin d'ici, et par conséquent en pleine Espagne ! Vous sentez que ce n'est pas à nous que l'on peut sérieusement faire de pareilles histoires.

— Messieurs, répondit le page, c'est très-sérieu-

sement que je vous donne pour certain , très-certain , que le seigneur Don Sancho Pansa est actuellement gouverneur , et en pleines fonctions dans son gouvernement. Je ne vous expliquerai point comment il se fait que ce soit d'une île , ce n'est pas là mon affaire ; mais je vous certifie que c'est d'un pays où il se trouve des habitants par milliers. Quant aux deux douzaines de glands , vous cesserez d'être surpris quand vous saurez que madame la duchesse est si peu fière qu'elle est femme à se mettre à la portée de sa plus mince voisine sans s'en trouver humiliée. Au reste , Messieurs , nos Aragonaises , toutes grandes et opulentes qu'elles peuvent être , ne sont point hautes et dédaigneuses comme vos Castillanes ; les nôtres traitent sans façon avec tout le monde , et toujours sur le ton de l'amitié.

Ici Sanchette coupa la parole au page , pour demander si le seigneur son cher père portait des culottes à boutons depuis qu'il était gouverneur. — Je n'y ai pas fait attention , répondit le page ; mais je le présume , parce que cela doit être.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! reprit Sanchette , quel plaisir j'aurai à le voir si bien habillé ! Je ne sais pourquoi , mais depuis que je suis au monde , ces culottes de paysan m'ont toujours déplu.

— Vous aurez le plaisir de le voir bien culoté , Mademoiselle , dit le page , et beaucoup d'autres

encore : je vous certifie qu'il ne faut que deux mois de gouvernement au seigneur Don Sancho Pansa pour amasser de quoi se dorer comme un calice.

Il n'en fallut pas davantage pour convaincre le curé et le barbier que l'histoire du gouvernement de Sancho n'était qu'une farce ; mais ils n'en étaient pas moins désorientés par la valeur du collier et par la beauté de l'habit de chasse de Sancho , que le page n'avait pas manqué d'étaler à leurs yeux. La singularité de l'ambition favorite de Sanchette les fit sourire ; et bientôt la mère les divertit encore plus. — Monsieur le curé , dit-elle , il n'y a dépense qui tienne , faut que vous me déterriez quelqu'un pour aller tout courant à Madrid ou à Tolède m'acheter un vertugadin des plus amples et des plus à la mode qu'on pourra trouver. Je veux , j'entends , je prétends faire honneur au gouvernement de mon mari , et si je m'y mets (comme je m'y mettrai , oui) je n'irai plus qu'en carrosse. La femme d'un gouverneur est bien faite pour avoir un carrosse , peut-être ; et pourquoi n'en aurais-je pas comme les autres gouverneuses ?

— O ma mère ! un carrosse ! s'écria Sanchette , un carrosse ! ah ! plutôt aujourd'hui que demain. On dira ce qu'on voudra : que je ne suis que ceci , que je ne suis que ça , que je fais la papesse ; je m'en moque , pourvu qu'on me voie me carrer en carrosse à côté de ma mère. Tant pis pour ceux

qui seront dans la crotte , tant pis pour les jaloux. Mieux vaut faire envie que pitié, pas vrai, ma mère ?

— Oui, oui, ma fille, oui, répondit Thérèse. Les voilà donc enfin ces bonnes aventures que mon Sancho m'avait tant prophétisées , les voilà donc arrivées ! et je ne sommes pas au bout, ma fille, non , je n'y sommes pas ; je connais ton père , il n'en finira plus que je ne sois comtesse. Au reste, mon enfant , le plus fort est fait ; le plus difficile était de commencer : une fois en train, il n'y a plus qu'à pousser , comme dit ton père , qui est aussi le père aux proverbes. Cours à la corde dès que tu tiens la génisse... Quand on t'offre un gouvernement , agrippe - le ; un comté , prends-le ; un cadeau , vite la main dessus , et empoche-le. Ne faites jamais la sourde oreille quand la fortune vous appelle...

— Pour moi, je le répète, interrompit Sanchette, on dira de moi tout ce qu'on voudra : pourvu que je sois brillante et pimpante , ça m'est égal ; ça m'entrera par une oreille , ça me sortira par l'autre... Rira bien qui rira le dernier.

— En vérité , dit le curé , je crois que tous ces Pansa , mâles et femelles , sont venus au monde farcis de proverbes ! je ne connais pas un seul être de cette race qui n'en débonde à tout propos , et par douzaines.

— Il est vrai , reprit le page , que le seigneur

gouverneur en lâche souvent et en quantité, parfois même assez mal-à-propos ; mais le duc mon seigneur et madame la duchesse les entendent toujours avec plaisir.

— Quoi , Monsieur , dit le bachelier , c'est sérieusement que vous persistez à nous dire que notre Sancho Pansa est gouverneur , et qu'il existe réellement une duchesse qui lui a écrit cette lettre et envoyé ces présents ? Je vous avoue que , même en voyant les lettres , même en touchant les présents , nous avons peine à y croire. Nous sommes presque tentés de penser , comme notre compatriote Don Quichotte , que tout ceci n'est que l'effet de quelque enchantement qui opère sur nous , et de vous palper vous-même pour vérifier si vous n'êtes point un fantôme.

— Quant à moi , Messieurs , répondit le page , je vous certifie que comme vous je suis de chair et d'os , et que bien véritablement j'étais chargé des objets très-véritables que je viens d'apporter. Je vous certifie de nouveau que le seigneur Pansa est très-effectivement gouverneur , et qu'il existe très-réellement un duc et une duchesse dont je suis serviteur , et assez puissants pour donner des gouvernements à qui leur plaît ; qu'ils en ont donné un à votre Sancho Pansa , et que Sancho Pansa y gouverne de manière à leur donner toute satisfaction. Si dans tout cela , Messieurs , vous trouvez

de l'enchantement , c'est votre affaire ; la mienne , à moi , est de vous assurer que je dis vrai ; et je vous le jure sur la vie de mes père et mère , qui , grâce à Dieu , se portent à merveille , et que très-certainement j'aime plus que moi-même.

— Malgré tout cela , répliqua le bachelier , soit dit , Monsieur , sans vous offenser , *dubitat Augustinus*.

— Doutez , Messieurs , doutez , reprit le page en souriant ; je n'ai pas de raisons pour le trouver mauvais.... Au surplus , *operibus credite , non verbis*. Rien ne vous empêche , pour peu que le cœur vous en dise , de venir avec moi voir vous-mêmes ce qu'il en est.

Moi ! moi ! s'écria Sanchette , moi j'irai , si Monsieur veut me prendre en croupe ; moi , je vous en prie ; je meurs d'envie de voir mon père.

— Mademoiselle , reprit le page , la fille d'un gouverneur n'est point faite pour voyager ainsi ; elle ne doit marcher qu'en carrosse ou en litière , et toujours avec une suite convenable.

— Eh , mon Dieu ! répliqua Sanchette , en carrosse ou sur une bourrique , pourvu que j'aïlle , ça m'est bien égal : je ne suis pas du tout délicate ni difficile.

— Tais-toi , ma fille , tais-toi , reprit Thérèse. La joie te tourne la tête , tu bats la campagne. Ce monsieur a raison , mon enfant ; il faut se confor-

mer aux temps et aux circonstances. Fille de Sancho , tu n'étais que Sanchette ; fille de gouverneur , te voilà demoiselle , et c'est tout autre chose : c'est parler ça , je crois.

— Oui , Madame , et à merveille , dit le page. Maintenant , Madame , il s'agit , s'il vous plait , de penser à faire vos réponses , et à m'expédier aussitôt que j'aurai mangé un morceau ; il est absolument nécessaire que je reparte ce soir.

— Je vous engage , Monsieur , reprit le curé , à venir chez moi partager avec nous la fortune du pot. Madame Thérèse sans doute est pleine de bonne volonté , mais , comme son ménage n'est pas monté de manière à lui permettre tout ce qu'elle voudrait pour vous bien traiter , vous serez sûrement un peu moins mal chez moi.

Le page refusa d'abord et remercia. Cependant , un coup-d'œil jeté sur la batterie de cuisine de madame Pansa , lui prouva qu'il serait dupe de ne pas accepter , et sur une seconde instance il se rendit. Le curé , qui bouillait d'impatience de pouvoir le faire causer plus amplement , s'empessa de l'emmener. Le bachelier , avant de quitter Thérèse , offrit obligeamment de lui servir de secrétaire pour répondre aux deux lettres ; mais comme elle le connaissait fort moqueur , elle ne voulut point qu'il s'en mêlât. Elle alla trouver un enfant de chœur de la paroisse qui ne savait pas mal lire et écrire , et moyen-

nant une couple d'œufs frais dont elle lui fit présent , il écrivit les deux réponses telles qu'elle les lui dicta , l'une à son mari , l'autre à la duchesse. On verra que ce ne sont pas les deux plus mauvaises pièces de cette magnifique histoire.

